

Rudolph HERZOG, *Rire et résistance. Humour sous le III^e Reich*

trad. de l'allemand par Robert Darquenne, Paris, Michalon, 2013,
297 pages

Anthony Michel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9412>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9412

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 370-371

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Anthony Michel, « Rudolph HERZOG, *Rire et résistance. Humour sous le III^e Reich* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 10 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9412> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9412>

Rudolph Herzog, *Rire et résistance. Humour sous le III^e Reich*.

Trad. de l'allemand par Robert Darquenne, Paris, Michalon, 2013, 297 pages

Pour bon nombre d'Allemands, il est toujours difficile de considérer le III^e Reich avec humour. Pourtant, il existe une longue tradition de blagues sur les nazis. Elles ont largement participé de ce rire libérateur qui servit de soupape de décompression durant ces années noires, tant pour une partie de la population allemande que pour celles qui ont été le plus durement persécutées. Selon un ordre chronologique, de la suppression de la scène de cabaret antinazie des années 30 aux « blagues chuchotées » publiées au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Rudolph Herzog retrace l'histoire du comique et de l'humour sous le III^e Reich.

Sous Hitler, l'humour politique a été appréhendé de manière suspicieuse par les partisans des deux camps. En effet, il était « difficile de jeter un regard satirique sur le III^e Reich sans être soupçonné [par les uns] d'en minimiser et d'en dédramatiser l'abomination » (p. 11) (donc de le soutenir), par les autres de le critiquer pour le réprouver. Cependant, les blagues politiques n'étaient pas une forme de résistance active, mais servaient davantage à démystifier le contexte sociétal par un humour laconique. De ce fait, la plupart des blagues politiques racontées pendant les années hitlériennes étaient « peu critiques dans leur essence et visaient davantage les faiblesses humaines des responsables que leurs crimes » (p. 14). Toutefois, certains calembours exprimaient de la haine à l'état pur et du rejet, et pouvaient conduire le plaisantin « à coup sûr au camp de concentration ». Ainsi, en comparant le contenu des blagues entendues dans les cafés, bistrots et autres lieux de rencontre avec le contexte politique, Rudolph Herzog démontre-t-il que l'humour politique de l'époque se situe au croisement de la critique et du fatalisme. Pour donner un exemple de ce dernier, l'auteur évoque l'humour juif, qui servait sa communauté en participant à lui conférer une volonté de survivre, concentré dans la maxime suivante : « Je ris donc je vis » (p. 16). Pour se donner du courage, les Juifs se racontaient des blagues, même dans les camps.

L'humour de l'époque a également permis de refléter une hétérogénéité de la situation sociétale allemande, celle-ci étant marquée par des intérêts, des frustrations, des préoccupations et des angoisses très contradictoires entre pro et anti-nazis.

Rudolph Herzog explique la naissance de l'humour politique par le fait qu'un écart entre les idéaux des dirigeants politiques et la réalité est trop grand, laissant ainsi la place à la critique humoristique et satirique. Par exemple, cette blague reflète justement cet écart : « Qui sera sauvé, si Hitler, Göring et Goebbels traversent l'océan et que le bateau chavire ? Réponse : l'Allemagne » (p. 35). Cette devinette a beau clairement souhaiter la mort des dirigeants, en elle, subsiste une pointe de fatalisme : l'Allemagne n'est pas sauvée par un soulèvement, mais par un heureux hasard. Cela prouve le mécontentement de la population vis-à-vis des méthodes rudes des membres du NSDAP. Parmi les exemples les plus frappants, citons une autre devinette visant à dénoncer le licenciement du personnel au profit de fonctionnaires nazis : « Que signifie l'abréviation NSDAP ? Eh bien ? Tu cherches aussi un p'tit poste ? » (p. 48, on l'aura compris, la traduction en français ne rend pas compte du jeu de mot sur le sigle du parti).

D'une manière générale, les plaisanteries « politiquement correctes » n'évoquaient que rarement des excès de brutalité du régime. En revanche, quand l'hommage au *Führer* était en cause, les nazis n'avaient aucun sens de la plaisanterie. De ce fait, à l'époque, un modèle atypique d'humour fut inventé, l'astuce consistant à faire dire les choses par un enfant les racontant naïvement et spontanément. L'insulte contenue dans la blague s'en trouvait-elle désamorcée. Aussi, certaines personnalités issues du cabaret, du cinéma ou du journalisme réussissaient-elles à faire rire la population car le public à qui elles s'adressaient savait lire entre les lignes de leurs propos.

Pourtant, plusieurs humours cohabitaient au cours de cette époque. D'un côté, l'humour juif stigmatisait à plusieurs reprises le *boycott* lié à leur religion (fermeture de commerces, interdiction d'exercer les professions d'avocats et de médecins...), qui constituait la première manifestation antisémite à l'échelle du Reich voulue par le régime. De l'autre, on trouvait l'humour des vainqueurs, dans lequel se reflétait cette autosatisfaction née du sentiment d'être dans son droit : « La prétendue cupidité et l'avarice des juifs étaient les cibles privilégiées de cet humour pervers » (p. 124). De plus, l'art était aussi au service de la propagande. En effet, les comédies cinématographiques étaient conformes à la ligne politique du parti dont la platitude était censée faire oublier la terreur brune quotidienne et, plus tard, la guerre. Les films antisémites humoristiques, « le venin de la propagande » (p. 152) rendaient les spectateurs réceptifs à cette campagne qui rendit possibles la persécution et l'exclusion des Juifs, puis

leur extermination. D'autres blagues permettent de comprendre la logique de la légitimité dans la politique de guerre d'agression de l'Allemagne nazie. Cette dualité est le mode qu'utilise Rudolph Herzog pour exposer les anecdotes humoristiques liées à la chronologie historique des événements survenus au cours de la période de l'Allemagne dirigée par Adolf Hitler et son parti politique.

Par ailleurs, les États-Unis se sont également servi de l'humour pour faire prendre conscience de ce qui se passait en Allemagne. Les films américains proposaient du divertissement ; par la suite, ils étaient destinés à mobiliser le public contre le III^e Reich : « Charlie Chaplin était l'homme prédestiné pour opposer une réponse cinématographique à l'imagerie ampoulée des nazis, avec son film *Le Dictateur* » (p. 174). De plus, lorsque les États-Unis entrèrent en guerre, et que beaucoup de sang allait couler pour libérer l'Europe, rien ne paraissait plus inopportun que de sortir un film sur les nazis (*Jeux dangereux*, Ernst Lubitsch, 1942).

Sur la fin du conflit, les émissions satiriques radiophoniques de la BBC servaient également à ridiculiser les nazis, quand les émissions classiques allemandes diffusaient une propagande annonçant une Allemagne encore forte et puissante malgré le déroulement des opérations de débarquement.

Tout au long de ces années, une persécution s'est mise en place par la Cour de justice populaire. Mais la justice était pour le moins arbitraire. En effet, les blagues politiques étaient traitées comme des délits mineurs. En réalité, « ce [n'était] pas la blague qui [était] condamnée mais l'attitude de celui qui l'a[vait] racontée » (p. 210). Ainsi les peines étaient-elles prononcées en fonction non pas du délit, mais du système de croyance qui contredisait le national-socialisme.

Enfin, de l'après-guerre à aujourd'hui, l'humour avec ce passé historique et l'extermination des Juifs est toujours délicat. Ainsi est-il primordial que les propos, aussi humoristiques soient-ils, ne viennent banaliser l'Holocauste. Le meilleur exemple reste le film de Roberto Benigni, *La vie est belle*, qui reçut quatre oscars en 1997, pour sa « réflexion pleine de sensibilité sur le traumatisme de l'Holocauste, qui ne tombe jamais dans la banalité » (p. 274).

Dans l'ouvrage, Rudolph Herzog a voulu mettre en exergue les différents humours circulant au cours de la période historique de l'Allemagne nazie. Si la qualité des exemples, sous toutes les formes (blagues, caricatures, émissions, films), est appréciable, il en manque toutefois

en quantité, probablement dû à la difficulté d'obtenir des entretiens ou de récolter des écrits. La présentation de cette recherche suivant l'ordre chronologique des événements permet de bien assimiler le contexte sociétal, avec le type et le motif de la blague (fatalisme juif, moquerie des dirigeants allemands, propagande nazie et prise de conscience collective).

Anthony Michel

Crem, université de Lorraine, F-57000

michelanthony@yahoo.fr

Sylvie Housiel, *Dire la guerre : le discours épistolaire des combattants français de 14-18*.

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique, 2014, 388 pages

À l'heure des commémorations officielles de la Grande Guerre et du rappel des faits les plus cruels qui en ont ponctué le déroulement avant les fastes du Traité de Versailles, l'ouvrage de Sylvie Housiel vient à point nommé rappeler que tous ces événements ont très souvent d'abord été vécus dans leur chair et leur cœur par des hommes simples, de simples hommes qui en ont fixé les détails au quotidien dans des lettres adressées à leur famille ou à leurs connaissances. Cette masse de documents dispersés a fait l'objet d'études ponctuelles de la part d'historiens de l'événement (Jean-Jacques Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, Christophe Prochasson, Rémy Cazals), de sociologues (Luc Rasseau, Carine Trévisan), parfois de linguistes spécialistes d'analyse de discours (Sonia Branca-Rosoff). Elle a rarement fait l'objet d'une enquête de très vaste ampleur. L'ouvrage présenté ici s'appuie sur un corpus de quelque 7 630 lettres, dont plus de 1 600 sont totalement inédites. Il est rédigé par une spécialiste des études culturelles, un objet qui syncretise en quelque sorte ces perspectives, et c'est là ce qui en fait tout l'intérêt, car ces lettres de soldats proposent une vision panoramique globale du fait de guerre vécu au quotidien par des individus d'origines diverses, impliqués dans un conflit qui dépasse leurs intérêts immédiats et, parfois, leur entendement. Ainsi livre-t-il une vision renouvelée de l'engagement des individus dans le processus de la guerre.

Dans son introduction (pp. 13-26), Sylvie Housiel expose les difficultés de méthode et de structuration qu'elle a rencontrées et surmontées pour réaliser son étude. Désireuse de dégager « les représentations qu'ils [les soldats] ont élaborées de leur vécu dans les échanges avec leurs proches » (p. 15), l'auteure souhaite « apporter des informations nouvelles, voire compléter le savoir considérable déjà accumulé dans les études d'histoire mais aussi de littérature qui s'attachent à l'expérience